

HARDI FERENC

## LA QUÊTE IMPOSSIBLE DES PREMIERS HÉROS DE LA LITTÉRATURE ALGÉRIENNE DE LANGUE FRANÇAISE

Etrange aventure que celle des premiers romanciers algériens de langue française qui entreprennent de se dire dans une situation d'énonciation des plus inconfortables. En effet comment exprimer une réalité arabo-berbère dans une langue, une forme et une idéologie étrangères? Ce dilemme était dès le début à la base de toute écriture algérienne de langue française. Le courage de ces pionniers ressemble à celui qu'un cycliste n'ayant jamais monté à cheval aurait en s'engageant dans une compétition équestre. Ils s'expriment dans la langue du colonisateur et acceptent que les règles du jeu soient dictées par „l'étranger”; ils s'aventurent dans un pays inconnu qui attire et repousse en même temps. La particularité de cette production romanesque vient donc essentiellement de la relation ambiguë qu'entretiennent ces auteurs avec la langue française et avec le genre romanesque en tant que tel. Quant à leur position sur les grands problèmes de l'Algérie de l'époque, elle se reflète d'une manière distordue à travers leurs œuvres de fiction. Notre but par la présente étude est double: présenter brièvement les romans algériens de langue française de l'Entre-deux-guerres puis de démontrer à travers quelques exemples concrets comment le discours explicite des auteurs est contredit par le parcours des héros dans la fiction romanesque. Dans ce but, nous essayerons de déchiffrer non seulement tout ce que ces romans disent, mais aussi ce qu'ils ne disent pas.<sup>1</sup>

La plupart des universitaires et des critiques d'aujourd'hui jugent le roman algérien de langue française de l'Entre-deux-guerres, indigne de leur attention. La majeure partie des ouvrages généraux et des travaux universitaires sur la littérature algérienne, ne font que mentionner par un court paragraphe l'existence de ces œuvres.<sup>2</sup> Pourtant cette production est bien réelle et les conditions de sa création en font une partie intégrante de la littérature algérienne de langue française au même titre que les œuvres de la génération des années cinquante. La première nouvelle écrite par un algérien dans la langue de Pascal et de Descartes, est publiée en 1891.<sup>3</sup> Ath-

man Ben Salah, guide et ami d'André Gide, écrit ses premiers vers en 1896 et le recueil de poèmes de Kassem Didi est édité en 1910.<sup>4</sup> Un an plus tard, Ahmed Bourri commence à publier un roman-feuilleton, *Musulmans et chrétiennes*, dans la revue oranais *El-Hack*, mais qui n'a jamais été terminé.

Généralement tous les critiques acceptent pour date de naissance de la littérature algérienne de langue française, l'année 1920 quand est publié à Paris le roman, en grande partie autobiographique, *Ahmed Ben Moustepha, gommier* de Mohammed Ben Si Ahmed Ben Cherif. Entre cette date et la fin de la Seconde Guerre mondiale on peut recenser 13 recueils de poèmes, 11 romans et recueils de contes, une pièce de théâtre et ceci à l'exclusion des œuvres publiées en collaboration.<sup>5</sup>

D'habitude, lorsque des critiques parlent de cette période de la littérature algérienne en quelques lignes, c'est pour exprimer la médiocrité artistique de cette création, l'assimilationisme de ces auteurs ou leur manque d'originalité. Il est indéniable qu'avec le début des années cinquante il s'opère un saut surtout qualitatif mais aussi quantitatif dans la production romanesque algérienne. En ce qui concerne la poésie, on peut considérer que ce pas avait déjà été franchi quinze ans plus tôt, avec notamment toute l'œuvre de Jean Amrouche.<sup>6</sup> La différence littéraire et idéologique entre la production d'avant et d'après la Seconde Guerre mondiale est-elle une raison valable pour laisser tomber aux oubliettes les premiers balbutiements de cette littérature? Le jugement trop hâtif porté à l'encontre de ces auteurs comporte deux risques majeurs.

Premièrement, ce jugement reviendrait à accepter un certain préjugé porté à l'ensemble de l'intelligentsia algérienne de l'époque. En effet, ces auteurs sont pratiquement les seuls, dans le contexte de l'époque, à exprimer par la littérature une perception différente de la réalité que celle représentée par les algérianistes. Ni en arabe ni en français on ne trouve de création littéraire de valeur ou de volume plus important. Ceux qui voulaient exprimer leur différence par rapport au discours officiel du colonisateur, le firent par des essais politiques ou journalistiques.<sup>7</sup> Ainsi en oubliant la littérature antérieure à 1945, on en arriverait à renier une partie – peut-être peu glorieuse, vue d'aujourd'hui, mais bien réelle – de l'histoire culturelle d'un pays.

Deuxièmement, ce préjugé rebondirait également sur les successeurs de ces auteurs car il est actuellement accepté de tous que chaque œuvre artistique est en corrélation plus ou moins importante avec ses prédécesseurs. Pour arriver aux romans de Feraoun ou Dib, n'y avait-il pas un chemin à faire? N'y avait-il pas un premier pas à franchir qui pouvait être aussi difficile et aussi important à dépasser que les suivants? On ne peut enlever

aux écrivains de cette première génération le mérite qu'ils ont eu d'avoir commencé à ériger l'espace littéraire au sein duquel il sera plus tard possible d'introduire des notions telles que „tribu”, „peuple”, „nation” ou „identité arabo-berbère”. Le roman algérien de langue française n'est pas apparu du jour au lendemain, c'est le fruit de tout un processus d'élaboration qui commence dès les premiers écrits.

Les premiers écrits de la littérature algérienne de langue française s'inscrivent dans un contexte historique où la société et particulièrement certains intellectuels algériens commencent à se poser des questions sur leur place et identité dans l'Algérie de l'époque. Dès les premières années du siècle un combat est mené par les „Jeunes Algériens” pour l'égalité des droits et des devoirs dans la colonie. En 1926 commence à apparaître un mouvement national organisé, en 1931 c'est la naissance des Ulamas réformistes, et en 1936 on assiste à la tenue du Congrès musulman. La société algérienne est donc en pleine mutation et le débat se cristallise autour du thème de la naturalisation. Des opinions contradictoires font surface peu à peu; les uns réclament une fusion totale avec les Français ou sont partisans de la naturalisation, d'autres parlent déjà d'indépendance. Une scission semble se former au sein de la classe des intellectuels algériens: une partie évolue vers l'occidentalisation, l'autre vers un durcissement dans une opposition à la francisation poussée trop loin.

Pendant ce temps, les colons se préparaient à fêter avec une indécente arrogance le centenaire de l'occupation de l'Algérie. Les masses de la population locale étaient dans un grave état de pauvreté matérielle et intellectuelle; ceci servait les buts des colons qui faisaient tout pour essayer de les maintenir dans l'ignorance la plus parfaite avec l'aide des marabouts et leurs méthodes de charlatan. Si un Algérien arrivait à se hisser hors de la pauvreté et de l'ignorance et cherchait des points d'ancrage pour sa condition d'intellectuel, c'était la désolation la plus complète qu'il trouvait autour de lui. Tandis que les Français savouraient leur présence, les quelques intellectuels Algériens étaient en quête d'une identité pour exprimer leurs différences.

La société française a toujours possédé un caractère assimilateur très fort. Aussi, la sociologie française du début du siècle est une sociologie de l'assimilation où l'esprit français aime aplanir les différences, simplifier et démolir le réel dans sa complexité pour le reconstruire après. C'est ainsi que tout ce que la France avait à proposer aux Algériens en cette première moitié du XXe. siècle, c'était l'assimilation. On voit bien aujourd'hui toute l'absurdité de ce projet et l'incapacité de le réaliser sous quelque forme que ce soit; mais pour la société algérienne de l'époque et notamment pour ses quelques intellectuels, la position à prendre face à cette „offre”

n'était pas du tout évidente. L'apparition de la littérature des colonisés était en quelque sorte une réponse face à cette situation. Elle se manifeste sous deux formes essentielles: par une opposition à l'offensive de déculturation et/ou par une souscription au procès d'acculturation.

Les réponses apportées et les prises de position restaient toujours ambiguës. Que ce soit à travers la presse, dans des interventions publiques ou à travers des essais politiques, les intellectuels algériens qui prenaient la parole avaient du mal à définir clairement leur position. De plus, la réalité de la société coloniale, avec ses exclusions, était toujours présente pour contredire l'avis de ceux qui se prononçaient en faveur de l'assimilation. Une phrase d'Abdalkader Hadj-Hamou en 1925 illustre parfaitement cette situation: „Le rêve serait l'assimilation totale.” Cet écrivain parle donc de *rêve* et de projets; faut-il rappeler que les rêves ne se réalisent pas toujours? Tout se passe comme si on voulait croire, accepter et répandre une idée dont on sait à l'avance que sa réalisation est vouée à l'échec. On essaye d'entreprendre un dialogue avec l'Autre, et c'est ainsi que naissent d'abord des œuvres écrites en collaboration où la plupart du temps le stylo était tenu par un français. Puis apparaissent les romans écrits individuellement où l'algérien musulman essaye de faire plaisir aux Français et de prouver la possibilité d'une affirmation. A travers ces romans à thèse les auteurs avouent vouloir servir la cause du rapprochement des deux grandes communautés de l'Algérie. Les romanciers en question expriment en général clairement le but de leur œuvres à l'aide d'un avant-propos ou d'une préface. On ne cache nullement que l'on désire démontrer une thèse, en l'occurrence la possibilité de l'assimilation, ou le rapprochement possible entre les deux communautés.

*„J'ai écrit ce livre pour tous ceux qui verront, dans le pur cristal de cette âme intrépide, le reflet de leur âme cachée. J'ai écrit pour exalter la gloire d'une nation qui a su réveiller les élans chevaleresques d'un peuple jadis endormi”*<sup>8</sup>

Ou encore: „... j'essaye tout simplement de faire plaisir aux pionniers du rapprochement franco-musulman en leur dédiant ce modeste ouvrage, ...”<sup>9</sup>

Parfois on demande à un Français d'exprimer la thèse à l'aide d'une préface fraternelle: „... les Français de la Métropole éprouvent une grande joie lorsque la brise du Sud leur apporte par dessus le lac méditerranéen des accents fraternels comme ceux de Chukri Khodja. (...) De nos plaines et de nos montagnes, par dessus les fleuves et les mers, nos cœurs fraternels lui font écho.”<sup>10</sup>

Voilà donc l'intention déclarée de ces auteurs; leurs romans devraient être une démonstration de ces thèses de rapprochement entre les deux communautés. Pourtant, dans la majorité des cas, le parcours romanesque des héros mène à une impasse qui contredit la thèse annoncée. C'est un peu comme si la logique et la force de la narration fonctionnait indépendam-

mant de la volonté affichée de l'auteur et également du narrateur. Au lieu de produire des exemples de la fraternité souhaitée entre les deux communautés, la narration nous montre des échecs que nous pourrions aussi appeler des parcours romanesques impossibles. Voyons concrètement quelques exemples.

Le premier roman algérien de langue française est en grande partie autobiographique. Seule la fin du récit est détachée de ce qu'a réellement vécu l'auteur. Ce dernier, et donc le héros du roman, est caïd dans la tribu des Ouled Si M'Hamed, dans la région des Hauts Plateaux du Centre de l'Algérie. Il s'engage dans l'Armée française pour participer à la pacification du Maroc. Membre d'une tribu de la grande famille des Ouled Naïls, il sera intégré à la formation des goumiers où il fait le serment de rester fidèle pendant trois mois.

Ahmed Ben Mostapha veut prouver son courage et sa fidélité à la France, c'est pour cette raison qu'il est parti pour la guerre. Sa réussite au champ de bataille lui vaut une décoration d'honneur. Non seulement il fait preuve de courage, mais il tient tout un discours aux Marocains sur les bienfaits de la France. Lorsqu'on lui demande pourquoi il combat contre ses frères, aux côtés des infidèles, il répond sans hésitation et prend la défense de la France. Pour lui il ne s'agit pas de quitter sa religion mais de profiter des bienfaits de la France et d'accepter la réalité comme elle est. La différence entre les deux religions est oubliée au profit d'une histoire commune qui avait réussi, à un moment donné de rapprocher les deux communautés dans la guerre. Avec le début de la Première Guerre mondiale, Ahmed Ben Mostapha part pour la France combattre contre les Allemands. Nous avons une description pathétique de l'arrivée en France et des premières impressions du héros. C'est le court moment sur son parcours où le rapprochement avec les Français semble se réaliser, mais ce rêve ne durera pas longtemps: il sera fait prisonnier par les allemands qui lui feront maintes propositions pour collaborer avec eux. Il résiste, mais à cause d'une maladie, il est évacué vers la Suisse. C'est là qu'il mourra, solitaire, loin des siens et loin également de sa patrie d'adoption. Il termine sa destinée dans un espace qui n'est ni celui du Même ni celui de l'Autre. Il a pratiquement rompu tout contact avec les siens, il ne reçoit aucune nouvelle de l'Algérie qui disparaît complètement de ses préoccupations. La fusion, le rapprochement reste impossible et cette impasse mène à la mort. Dans le roman il n'est jamais question d'assimilation religieuse et même l'assimilation culturelle ou sociale est mise en doute par la solitude qui entoure le goumier avant sa mort. L'objet de la quête reste hors d'atteinte pour le héros.

Le parcours de Mamoun, principal personnage du premier roman de Chukri Khodja, ressemble à beaucoup d'égards à celui que nous venons de

voir. Fils unique d'un caïd campagnard, il grandit d'abord au village de sa famille où il suit les cours de l'école coranique. Mais ce n'est pas ce genre d'études „ennuyeuses et combien fastidieuses” qui l'intéresse vraiment. Il contemple avec émerveillement le train et sa locomotive – signes de la civilisation – qui passent près de leur maison. Une seule chose semble le retenir au bled, c'est l'affection qu'il porte à une cousine. Mais les parents de Mamoun la jugent indigne de leur fils car elle est une simple bergère et donc de condition inférieure. Le jeune garçon doit quitter le village pour faire des études en ville et ainsi se hisser au-dessus de la condition misérable des campagnards. Le père pense qu'ainsi il pourra rejoindre la société et le niveau de vie des Européens de la ville.

La quête du jeune homme se situera sur deux plans: quitter la misère matérielle du village et rejoindre la société et la culture des habitants de la ville, c'est-à-dire des Français. L'auteur souligne bien l'obscurantisme de l'instruction musulmane et de la mentalité du village. C'est ce que le héros veut absolument abandonner pour se tourner résolument vers les lumières de la science. Chukri Khodja ne critique pas directement les fondements de l'Islam pur, mais ses manifestations populistes. Nous voyons dans le roman comment Mamoun abandonne les prescriptions islamiques et évolue vers un certain scientisme au cours du roman: „*La vie de Mamoun au babut se transforme totalement, il imite ses camarades français en tout, il boit du vin, il déguste volontiers les tranches de jambon que l'on pose sur la table. Il n'a plus aucun préjugé*”.<sup>11</sup>

Mais cet accueil dans la communauté de l'Autre se réalise seulement dans les signes extérieurs. Il sera plus tard renvoyé de l'école pour un rien et continuera à vivre à Alger avec l'argent que son père lui envoie. Son intégration dans le monde de l'Autre se fait exclusivement dans l'espace de la consommation des biens matériels où il se perd. Il fréquente des soirées brillantes, des brasseries et même l'opéra. Dans tous ces endroits il croit se faire des amis mais cette intégration devient vite illusion. Lorsqu'il tombe malade personne ne vient le voir, on l'oublie rapidement. Et quand il cherche du travail il est partout refusé parce qu'il est arabe. Dans le gouffre de la consommation il tombe toujours plus bas, jusqu'à en arriver aux prostituées et à la drogue. Ses relations restent superficielles avec les Français, pourtant deux rencontres font exception. Il a une aventure amoureuse avec une Française mariée: Madame Robempierre. Ils semblent trouver le bonheur mais leur relation est révélée au mari par une lettre anonyme et c'est l'abandon de Mamoun par son amante. De plus il s'avère que Madame Robempierre est une kabyle chrétienne; là encore déception et impossibilité de rejoindre l'Autre. Le parcours de cette femme est également significatif: elle trompe son mari avec quelqu'un de son ancien milieu renié. D'ailleurs le mari est surtout furieux d'avoir été trompé avec un Arabe. „*Ignorez-tu, femme perfide, que les arabes sont nos plus irréductibles ennemis, à nous chré-*

*tiens... et c'est avec cette race, qui donne le jour à des gueux et des bandits, que... que tu es allée souiller mon honneur*".<sup>12</sup>

Ensuite c'est son rapport avec son ancien professeur qui semble être source de solution. Il intervient pour faire sortir Mamoun de prison et ils discutent longuement sur les problèmes de l'incompréhension entre les deux communautés. Mais cet ami sincère, le seul, ne l'introduit pas dans le monde de l'Autre mais le prend par la main et le ramène chez son père où il mourra en bon musulman. Tout se passe comme s'il n'y avait aucune possibilité d'échange sincère entre les deux mondes et que, si quelqu'un essayait de franchir la frontière, il devait fatalement sombrer dans la débauche ou la mort. Mamoun termine son entreprise d'intégration impossible dans les bras de son père en redisant la Chahada.<sup>13</sup> Son parcours négatif est scellé par les mots du professeur Rodomsky qui le ramène chez son père: „*Tranquillisez-vous, Caïd, français il le fut de tout son cœur, de toute son âme, mais homme il le fut hélas! très peu*".<sup>14</sup>

Drôles de paroles pour dissiper les craintes d'un père qui a honte des actes de son fils. Comme si le fait d'être français de „cœur", changeait quelque chose au jugement porté sur les actes d'une personne. La fin de la préface de Vital-Mareille est particulièrement déplacée à ce propos: „*Comme lui nous savons que la cause de notre patrie se confond avec celle de l'humanité et que devenir plus Français c'est devenir plus homme*".<sup>15</sup>

Pour Mamoun, il y a impossibilité d'arriver à combler le manque, d'atteindre l'objet de sa quête. Son parcours romanesque se termine par le retour, puis la mort. L'assimilation matérielle de la civilisation occidentale l'a mené à la débauche et vers une fin tragique inévitable. L'assimilation culturelle et intellectuelle, c'est-à-dire son évolution vers le scientisme, donc un mode de pensée où il excluait la religion, ne l'a mené nulle part. Sur les deux plans de sa quête, le résultat est négatif: l'assimilation reste impossible.

Le deuxième livre de Chukri Khodja constitue une originalité dans la production romanesque de l'époque. Elle est la seule où l'action ne se déroule pas au XXe. siècle mais elle est transposée au XVIe. siècle. Spatialement l'intrigue est toujours située à Alger, mais au temps des corsaires et les données du problème de l'assimilation sont inversées. C'est un chrétien français qui est capturé par les corsaires d'Alger et qui se trouve en face d'une volonté de lui faire changer de religion. C'est le seul roman de l'époque où l'on pose, à travers la fiction, la question de la possibilité de changer de religion. Dans les autres œuvres, l'appartenance religieuse n'est jamais remise directement en cause, on considère idéologiquement qu'il n'est pas besoin d'être chrétien ou athée pour devenir un bon Français.

Le parcours romanesque de Bernard Ledieux est tout aussi tragique que celui de Mamoun ou de Ben Mostapha. Il est esclave dans une riche famille turque d'Alger et la fille de son maître tombe amoureuse de lui. Situation dangereuse aussi bien pour l'esclave que pour la famille de la jeune fille. Ces derniers craignent de perdre leur honneur avec les racontars que peut entraîner une telle liaison; le premier, quant à lui, peut tout simplement perdre sa vie en guise de punition. Dans cette situation le manque essentiel pour Ledieux est la liberté de pouvoir rejoindre les siens en Europe. Comme il ne peut satisfaire ce manque, il choisit de combler d'autres manques comme la sécurité de sa personne et un mieux-être physique, directement accessibles. Il accepte la proposition d'Ismail Hadj: embrasser l'Islam et épouser sa fille; ainsi les rumeurs susceptibles de porter atteinte à l'honneur de la famille seront dissipés et il pourra retrouver une certaine liberté. Au début il n'arrive pas à se faire à l'idée de renier sa religion mais finalement il choisit la solution de facilité pour sortir de sa situation misérable d'esclave. En fait il entreprend de combler son manque matériel et physique au dépens d'un manque intellectuel et spirituel. La fausse direction qu'il prend ne fera qu'accentuer, par la suite, son besoin de repartir vers sa quête véritable.

Devenu musulman de forme, il est complètement rejeté par les autres chrétiens qu'il avait connus dans la ville, même son meilleur ami ne veut plus le voir. Mais plus grave que ce rejet par les siens, c'est l'appel de sa conscience qui ne le laisse pas tranquille. La marque de l'homme qui a renié son identité pèsera toujours sur lui; le nom que les musulmans lui donnent rappellera toujours, s'il en était besoin, son origine. Son nouveau nom, El Euldj signifie à l'origine âne, sauvage, rustre. Mais dans le contexte maghrébin de l'époque c'est devenu une désignation pour les renégats dont certains étaient devenus chefs corsaires. Le récit s'accélère et on voit notre héros bien des années plus tard, père d'un enfant devenu mufti à la mosquée. Son identité religieuse refoulée ressurgit vivement à travers des souvenirs: „Et, de fait, Omar Lediousse ne pouvait plus juguler les rebondissements de sa foi rejaillissante. Sa conversion à l'Islam ne fut qu'une parade, (...) Son retour à la religion première était d'une brûlante nécessité...”<sup>16</sup>

La démence dans laquelle il sombre est l'échec total de toute tentative de changement de religion. Comme dans *Mamoun*, ici aussi, c'est l'aspect matériel de la civilisation de l'Autre qui pourra être assimilé et qui l'accueillera. Le côté spirituel reste, quant à lui, inaccessible. Ledieux n'est pas totalement membre de la communauté musulmane et les chrétiens le méprisent et le rejettent également. La seule façon de sortir de cette impasse est de réaffirmer son identité initiale et d'abjurer l'Islam publiquement. C'est bien ce que le héros fait dans la mosquée pendant la prière; grâce à l'intervention de son fils il échappe au lynchage qui l'attend. Son itinéraire se

termine dans la folie puis la mort; encore une fois nous assistons à une représentation romanesque d'une tentative impossible. La situation de son fils peut être considérée comme un signe d'espérance; la deuxième génération pourrait garder sa religion et en même temps parler le français et épouser la modernité. Mais le personnage principal doit succomber pendant la quête impossible qu'il entreprend.

Ces trois itinéraires disent, avec des nuances certes, la même chose: vouloir s'assimiler à la communauté de l'Autre est impossible, celui qui s'engage sur ce chemin trouve dans les trois cas l'échec et la mort au bout. Le manque pour lequel les héros se mettent en route restera toujours inaccessible. Pendant la quête, les opposants seront plus nombreux que les adjutants et c'est la solitude qui attend, le plus souvent, le malheureux aventurier. La fin tragique des romans nous permet d'utiliser cette désignation qui pouvait paraître abusive au début; celle de parcours impossibles. Pourquoi donc cette contradiction évidente entre le désir affiché des auteurs et le parcours romanesque de leurs héros?

Les premiers balbutiements de la littérature algérienne de langue française se font sous le signe de l'ambiguïté et Jean Déjeux parle à juste titre du „double désir du Même et de l'Autre” chez les romanciers de cette période.<sup>17</sup> Les conditions politiques et sociales de l'époque ne laissaient pas de grande liberté à ces premiers algériens autochtones qui désiraient s'exprimer dans la langue du colonisateur. Leurs écrits ne devaient pas trop s'éloigner du discours officiel sur la question de la naturalisation et cette contrainte extérieure explique en partie la contradiction que nous venons d'étudier. Pourtant ceci n'est pas le seul élément qui contribue aux distorsions et aux déséquilibres de ces œuvres. Le désir caché des auteurs et le fonctionnement interne de tout texte de narratologie font que le résultat ne peut que contredire le but affiché au début si celui-ci n'était pas sincère. Dans le roman algérien de langue française, dès les débuts, le texte littéraire constitue ainsi un lieu et un espace indépendant où s'élabore, avec ses contradictions, l'identité algérienne. Comme nous venons de voir, cette identité est problématique et dans la vie des auteurs et dans leur production. Nous pensons que ces auteurs sont sincères dans leur action créatrice et ce n'est pas le fruit du hasard que les grands thèmes récurrents de la littérature algérienne, développés par les auteurs de la génération des années cinquante, se trouvent déjà en germe dans ces premiers écrits. Le mythe de l'ancêtre fondateur et la quête des origines, le voyage et l'exil, la femme et l'étrangère, l'histoire et la guerre, etc... apparaissent déjà dans ces romans. L'élaboration de ces thèmes n'est pas aussi profonde que chez Mohammed Dib ou Kateb Yacine, mais leur présence atteste du véritable rôle de précurseurs de nos auteurs. L'identité naturelle des auteurs réapparaît régulièrement à travers les romans et elle est presque toujours en

contradiction avec l'identité que l'écrivain essaie de construire à l'aide de la fiction. Ceci est probablement l'une des vérités importantes que nous apprennent ces romans: à travers la fiction romanesque on ne peut cacher sa propre identité et ses propres désirs. Malgré le masque que nous essayons de construire autour de notre personne, notre identité profonde et souvent inconsciente se reflètera toujours dans nos œuvres de fiction.

#### Notes:

<sup>1</sup> „L'œuvre littéraire ne peut, par nécessité de sa nature, dire une chose à la fois: mais deux au moins qui s'accompagnent et se mêlent sans qu'on doive les confondre.” Pierre Macherey, *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspero, 1980, page 120.

<sup>2</sup> Le travail le plus détaillé sur cette période de la littérature algérienne est sans aucun doute la thèse d'Ahmed Lanasri, *La littérature algérienne de l'entre-deux-guerres, genèse et fonctionnement*, Aix-en-Provence, Publisud, 1995.

<sup>3</sup> Si M'Hamed Ben Rahal, „*La vengeance du Cheikh*” in *Revue algérienne et tunisienne littéraire et artistique*, 4e année, no.13, 1891.

<sup>4</sup> Toutes ces informations proviennent de Jean Déjeux, *Dictionnaire des Auteurs maghrébins de langue française*, Paris, Karthala, 1984.

<sup>5</sup> Les plus importants sont les suivants: Belhadj Ali, *Souvenirs d'enfance d'un blédard*, roman non édité, signé sous le pseudonyme Sifi, Grand Prix Littéraire d'Algérie en 1941. Hadj-Hamou Abdelkader, *Zobra la femme du mineur*, Paris, éd. Monde moderne, 1925. Khodja Chukri, *Mamoun, l'ébauche d'un idéal*, Paris, éd. Radot, 1928. *El Euld, captif des barbaresques*, Arras, éd. de la Revue des Indépendants, INSAP, 1929. Ould-Cheikh Mohammed, *Myriem dans les palmes*, Oran, Plaza, 1936. Zehar Aissa, *Hind à l'âme pure ou l'histoire d'une mère*, Alger, Baconnier, 1942.

<sup>6</sup> Jean Amrouche a publié deux recueils de poème, *Cendres* en 1934 et *Etoile secrète* en 1937, plus quelques fragments parus vers la fin de la guerre d'Algérie.

<sup>7</sup> Pour avoir un aperçu de l'activité culturelle algérienne antérieure à 1945, on peut consulter avec profit le recueil d'articles d'Abdelkader Djeghloul, *Eléments d'histoire culturelle algérienne*, Alger, E.N.A.L., 1984.

<sup>8</sup> Avant propos de l'auteur à *Ahmed ben Moustapha, gommier*.

<sup>9</sup> Avant-propos de Mohammed Old Cheikh à son roman, *Myriem dans les palmes*.

<sup>10</sup> Préface de Vital-Mareille, Secrétaire général de la Société des Ecrivains de Province, au premier roman de Chukri Khodja, *Mamoun, l'ébauche d'un idéal*.

<sup>11</sup> *Mamoun, l'ébauche d'un idéal*, p. 32.

<sup>12</sup> Ibid. p. 102.

<sup>13</sup> Profession de foi des musulmans.

<sup>14</sup> Ibid. p. 183.

<sup>15</sup> Ibid. p. 12.

<sup>16</sup> *El Euldj, captif des barbaresques*, p. 97.

<sup>17</sup> Dejeux Jean: „Le double désir du Même et de l'Autre chez les romanciers de langue française de 1920 à 1945” in *Actes du Congrès mondial des littératures de langue française*, Padoue, Université de Padoue, 23-27 mai 1984, 677 p.